

24 images

24 iMAGES

Plein les yeux, près du coeur *Tournée de Mathieu Amalric*

Jacques Kermabon

Numéro 148, septembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kermabon, J. (2010). Plein les yeux, près du coeur / *Tournée de Mathieu Amalric*. *24 images*, (148), 31–31.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Tournée de Mathieu Amalric

Plein les yeux, près du cœur

par Jacques Kermabon

On déplore parfois le manque de relief des acteurs du cinéma français, facilement interchangeables au point qu'on se prend à les confondre d'une production à l'autre, voire au sein d'un même film. En faisant débarquer une troupe de danseuses strip-teaseuses américaines au Havre pour une tournée dans des ports en attendant une hypothétique apothéose parisienne, Mathieu Amalric apporte des couleurs aussi inattendues que revigorantes. Nul besoin de s'embarrasser d'une intrigue charpentée, le spectacle de cet essaim de créatures plantureuses sur le port de La Rochelle, ou leur présence haute en fard et en couleurs, en fin de soirée, dans les halls d'hôtels interchangeables, suffirait presque à notre bonheur. De ces femmes, qui n'ont pas plus de rapport avec le naturalisme ordinaire qu'avec les canons du glamour classique, émane une farouche indépendance, en accord avec leur pratique scénique : le New Burlesque. Après la projection cannoise, plus personne n'ignorait que, dans ce genre du music-hall, né à la fin du siècle dernier, le mot « burlesque » évoque la mutation, à la fin du XIX^e, de spectacles de cabaret français sur le continent américain, traversés ensuite par la tradition de la pin-up. L'évolution la plus récente a ainsi vu la naissance de numéros créés par des femmes et qui ajoutent à la satire sociale, aux numéros musicaux et aux grivoiseries originels, le théâtre, l'humour, le sens de l'excès.

Un vertige particulier naît des films qui, entre scène, coulisses et salle, oscillent en permanence entre la vie du spectacle et le spectacle de la vie. La pulsion scopique s'y repaît des paillettes de la représentation et jouit en même temps de pénétrer dans une intimité normalement dérobée aux yeux des spectateurs. Dans cette longue lignée, même si Amalric a tenté de s'en défaire, la référence la plus spontanée qui vient à l'esprit est John Cassavetes. Cela tient d'abord à la pulsation d'une caméra sur le qui-vive, à une composition de l'image en équilibre précaire, fréquemment obstruée par une ombre ou un objet au premier plan, mais avec parfois aussi des pauses où l'espace prend le temps de respirer pleinement. Et cette musique de la mise en scène nous imprègne profondément, au-delà même de la projection. Cela tient aussi au personnage interprété par Amalric, fragile silhouette d'un producteur tout en fêlures apparentes au milieu de ce gynécée débordant d'énergie et de rires inentamables. Grillé en France où on comprend qu'il s'est fait de solides inimitiés alors qu'il était célèbre dans le monde de la télévi-



© Les Films Du Poisson

sion, Joachim Zand revient des États-Unis avec ces modernes strip-teaseuses pour reprendre la main. Tout le contraire d'un Danglard (Jean Gabin), qui, dans *French Cancan*, malgré les embûches financières, conduisait ses danseuses d'abord inexpérimentées vers une apothéose finale, Zand ne maîtrise pas grand-chose. Il a réuni ces femmes fortes, expérimentées dans leur genre – les extraits du spectacle que nous voyons nous en convainquent à chaque fois un peu plus –, et organisé vaille que vaille la tournée en leur faisant sans doute miroiter une découverte de la France. Cette troupe est un peu une famille pour cet esseulé sans attache, père raté – les retrouvailles avec ses deux fils sont savoureuses –, une bouée de sauvetage, un tourbillon qui lui donne la sensation d'exister. Et bien qu'il soit très présent à l'image, son personnage demeure un spectateur, y compris de sa propre vie et on ne voit qu'elles, dans des moments de tendresse, de violence, de rires, de complicité, de sexe. Il y a aussi la tension du spectacle, ce souci d'assurer, de donner au public ce qu'il y a de mieux dans un registre sur lequel ne pèse guère un surmoi artistique lié à la haute culture.

Comme un des éléments déclencheurs de son film, Mathieu Amalric cite un texte de Colette, *L'envers du music-hall* : « Nous courrons vers l'hôtel, vers la loge étouffante, et la rampe qui aveugle. Nous courrons, pressés, bavards, avec des cris de volaille, vers l'illusion de vivre très vite, d'avoir chaud, de travailler, de ne penser guère, de n'emporter avec nous ni regret, ni remords, ni souvenir... » Il est fascinant comme Colette avait su déjà trouver les mots pour décrire avec justesse la saveur de cette *Tournée*. ■